

Le 15 décembre 2014 a eu lieu à Paris, au cinéma Grand Action, la projection du film documentaire *Les Enfants de la nuit*, de François Levy-Kuntz et Franck Eskenazi. Le film est construit à travers six témoignages, trois hommes et trois femmes<sup>1</sup>. Pour la première fois, la première génération d'enfants de rescapés fait entendre sa parole. Ils savent qu'ils sont nés ailleurs : sur la Nuit. Ils ont appris à marcher, à tâtonner sur elle. Max Kohn est l'un des six témoins. Il n'est pas venu seul. Il nous présente l'album de sa famille qui a été fait par sa mère. Kohn apparaît en petit enfant triomphant dans sa poussette. Les photos tiennent par des bouts de sparadrap. Il le souligne dans son témoignage : « Il faut que ça tienne ».

L'équilibre est fragile, délicat, précieux. Il faut en prendre soin. *Faire du soin* serait tout réduire à une forme de maladie. J. Hassoun s'est interrogé sur la question d'être né ailleurs, avant la naissance, c'est à dire, à la place psychique de chacun donnée par les parents. Cette place déterminera l'équilibre psychique des enfants. Nous ne sommes pas là où nous croyons être nés. *Nous sommes tous des exilés*<sup>2</sup>. Ce déplacement, cette dislocation de l'environnement psychique supposé, projette le bébé dans l'exil, une expulsion sans retour qui déplace son rapport aux ancêtres et à la langue. Pour les enfants de la nuit, toute une génération est disloquée. Ils se sont construits, déliés de leurs ancêtres et coupés de plusieurs générations dont on a effacé le nom. Leur *ligotement* est si visible que ne pas l'entendre est de l'ordre de l'irréparable pour les enfants à venir. Leur conflit interne est fracassant. Ils savent que leurs parents sont restés ailleurs. Ils ont été ligotés par le réel irreprésentable de leurs parents. Mais il faut vivre : « Je me casse, je fais une psychanalyse », nous dit Kohn dans le film. *La psychanalyse peut être une chance*.<sup>3</sup> Mais Kohn sait, et il nous le dit, qu'il faut vivre, avec ou sans psychanalyse. « Celle-ci est traversée par un paradoxe entre la représentation de la mort et son rapport au langage, celui-ci n'est pas tout. Il est presque rien. »<sup>4</sup>

Faire place au presque rien pour s'écarter du néant est l'un des soucis de Kohn dans sa clinique. La parole des enfants de la nuit dans le travail de Kohn n'est pas isolé de ses deux textes : le travail clinique au centre maternel et les entretiens en yiddish parce que les trois sont traversés par la nuit. Pour parler de la nuit, il faut être vivant.

---

<sup>1</sup> Itic Monique, Simon Sylvia, Spitzer Gislaïne, Vidal Dominique, Zylberman Jean-Jacques, Kohn Max.

<sup>2</sup> Hassoun Jacques, *Les Contrebandiers de la mémoire*, éditions Érès, Toulouse, 2011, p.38

<sup>3</sup> Kohn Max, *Mot d'Esprit, inconscient et événement*, éditions L'Harmattan, Paris, 1991, p.25

<sup>4</sup> Idem, p.39

Quelle est la question de Kohn ? Après un tel effondrement et un tel effacement, comment faire tenir une parole entre générations ? Comment interroger l'exil ? Pour Kohn, rien n'est joué d'avance, ni la vie, ni la mort. Prendre soin de son histoire est avoir une piste, une sortie possible du destin. Il ouvre le *fatum*, il crée quelque chose pour échapper à une transmission strictement généalogique. Kohn sait que l'absence des ancêtres est quelque chose de difficile et que les enfants portent souvent beaucoup. Il sait aussi que l'exil propulse le bébé sur le devant de la scène, il nous le dit à travers tout son travail au centre d'accueil Mère et Enfant. Mais l'exil a-t-il un visage ? Il ne le sait pas, nous répond-il. En revanche, Kohn nous reconduit à l'histoire et nous pousse à réfléchir sur le fait que « le Juif pose le problème de l'effacement du nom sur un visage. »<sup>5</sup>

Les enfants de la nuit sont la première génération à laquelle on a transmis un nom, des noms, dont on a effacé les visages, ce qui pose une question clé : où sont les morts, où sont les vivants ? Ce n'est pas clair. Kohn retrouve cette même situation chez les bébés africains et leur mère, ce qui nous montre que la question clinique liée à la Shoah peut se déplacer à un autre contexte clinique.

L'enfant sorcier ou comme un rescapé :

« Les morts mal morts hurlent dans la vie insomniaque des vivants et la parole donnée ne protège plus du risque de périr. »<sup>6</sup>

Kohn répond à cette citation de Deville en faisant remarquer que la transmission de la vie psychique est atteinte quand il y a trauma et violence. Il voit l'enfant, il le voit surgir *comme un rescapé dans un désert généalogique*<sup>7</sup>. Que veut-il dire par *comme* ? Le rescapé porte en lui de la loque, sa dignité humaine a été bafouée, sa langue est en morceaux. Les bébés du Centre d'Accueil ne sont pas des rescapés mais ils savent qu'autour d'eux il n'y a que des restes, voire un désert. Il y a de la loque. Le *xenos* qui est en lui dérange l'adulte, celui-ci ne sait pas comment l'accueillir. *Xenos*, en grec, définit le mot pour *étranger* ; dans *xenos* il y a *xenia*, la vie. Les bébés, au Centre d'Accueil, racontent qu'ils sont vivants. Ils demandent à être reliés et non pas ligotés. Les ancêtres peuvent être cauchemardesques, nous dit Hassoun. Les bébés ont besoin d'un ancêtre qui puisse les entendre. Il manque une parole entre leurs mères et les ancêtres. Les

---

<sup>5</sup> Kohn Max, *L'Événement psychanalytique dans les entretiens en yiddish*, MJW éditions, Paris, 2015, p.51

<sup>6</sup> Douville O., « Enfants sous la guerre » in *Anthropofagia, revista de Antropologia*, Buenos Aires, 2011, in press

<sup>7</sup> Kohn Max, *Le Travail clinique en centre maternel. Les Entretiens d'accueil de la mère et de l'enfant*, MJW éditions, Paris, 2011, p.50

mères de centre d'accueil ne savent plus où sont leurs ancêtres. En France, elles sont des exilées. Le lien avec leurs ancêtres est vécu comme coupé, ceux-ci ne peuvent pas prendre soin d'elles. Il leur manque une parole qui leur permette de les nommer.

La posture de l'enfant au Centre Maternel oscille entre *l'Enfant ancêtre* comme gardien de la mélancolie maternelle et *l'Enfant sorcier*. La séparation entre les deux n'est pas nette. Les enfants africains et les enfants de la nuit sont les deux en même temps. Quand l'enfant apparaît, il pose, de par sa présence, des questions au collectif telles que : Où sont les sépultures ? C'est à travers cette question que le collectif le nomme sorcier car il s'adresse aux pulsions les plus anciennes et archaïques de l'être humain, savoir où on couvre la mort, comment, et avec quelle parole afin que la mort ne terrifie pas les vivants. Le collectif, qui a subi des pertes irrémédiables, ne peut répondre à cette question.

Les bébés du Centre d'Accueil peuvent poser cette question à l'institution. C'est une des questions de Kohn : quelle place a l'institution dans son travail et dans le transfert ? Et quelle est la place même de Kohn dans le transfert des mères et des enfants ? L'institution est une possibilité donnée aux enfants de s'inscrire dans une forme qui est collective : elle porte en elle une partie de la mémoire de son collectif, et accepte en même temps de dialoguer avec le collectif de l'autre. L'analyste Kohn devient, dans le transfert, *l'ancêtre qui a de l'oreille*.

La responsabilité éthique d'une transmission est la même pour Hassoun et pour Kohn. Leur question est la suivante : « Comment faire d'un cimetière une aire de jeu ? »<sup>8</sup>, en sachant que les enfants doivent pouvoir mettre des mots sur leur passé et non des *épitaphes*<sup>9</sup>.

J. Hassoun s'interroge sur la possibilité de trouver une langue qui connaisse l'exil, qui puisse faire parler celui-ci, et maintenir un jeu dans la langue. Cette question exclut l'épitaphe. Il introduit le Witz. Celui-ci, à travers son jeu de mots, permet au nom de passer à travers la langue, car il connaît les basculements et les effondrements subis par celle-ci.

Chose fondamentale, « le Witz est sain »<sup>10</sup>, il n'est pas en guerre. Le Witz est l'anti-guerre, il est pressé, tel un passeur. Il connaît tout de la guerre, mais il ne se réjouit pas en elle. « Il détourne le regard vers le

---

<sup>8</sup> Hassoun Jacques, *Les Contrebandiers de la mémoire*, éditions Érès, Paris, 2011, p.40

<sup>9</sup> Idem, p.38

conflit intérieur »<sup>11</sup>, qui n'est pas la guerre. Or, si le Witz, comme nous dit Kohn, fait du langage son instrument *musical*, cela devient impossible de séparer la musique de l'écoute du yiddish, mais aussi d'écouter exclusivement le langage en tant que tel. Le Witz, en tant que musique, ouvre le discours sur la création des archives psychiques en yiddish créées par Kohn dans ses interviews.

---

<sup>10</sup> Kohn Max, *Mot d'Esprit, inconscient et événement*, éditions L'Harmattan, 1991, p.113

<sup>11</sup> Idem, p.117